

Apport de connaissance sur la persistance de la pauvreté

*Nicole Bidinger - Astrid Bremer - Etienne Dostert - Lucie Graffé-Bidinger –
Sébastien Graffé - Sonja Metzger*

Luxembourg- 1 avril 2021

Le texte qui suit a été écrit par Nicole Bidinger, Astrid Bremer, Etienne Dostert, Lucie Graffé-Bidinger, Sébastien Graffé, et Sonja Metzger, militants Quart Monde du Mouvement ATD Quart Monde au Luxembourg, soutenus par Darlène Colas et Joëlle Loos. Il a été fait pour le dialogue participatif tenu au LISER (Luxembourg Institut of Socio Economic Research) et organisé par Olivier De Schutter dans le cadre de son mandat de Rapporteur Spécial sur l'extrême pauvreté et les droits de l'homme.

Les militants Quart Monde ont construit cet apport collectivement, à partir de leur expérience vécue de la pauvreté et dans l'objectif de contribuer à la lutte contre la pauvreté. Pour cela ils se sont rencontrés en groupe douze fois.

Ils ont lu ce texte au moment du dialogue participatif avec Olivier De Schutter et d'autres chercheurs et il a ainsi été le point de départ du dialogue.

Conformément à la législation sur la propriété intellectuelle, toute citation de ce texte ou d'extraits doit en mentionner les auteurs.

Apport 1 : Constats

Nous savons tous ce que veut dire vivre dans la pauvreté, avoir une vie difficile. Nous ne pouvons pas dire exactement pourquoi la pauvreté dure sur des générations et pourquoi elle ne disparaît que rarement. Cependant en préparant ensemble, nous nous sommes rendus compte qu'il y a dans nos vies et dans celles des personnes en précarité que nous connaissons, des aspects communs et récurrents. Nous essayerons de partager avec vous ceux qui sont les plus importants pour nous.

Nous pensons que si on naît dans une famille pauvre, il est plus difficile d'avoir une vie meilleure en tant qu'adulte.

L'une d'entre nous l'exprimait ainsi : « *La pauvreté est un cercle vicieux. Quand tu es né pauvre, tu restes pauvre. ... On fait de son mieux pour sortir de la pauvreté, mais quand on croit avoir réussi, alors beaucoup de coups arrivent qui te font tomber encore plus profondément dans la pauvreté.* » Et un jeune a rajouté : « *Quand la mère et le père n'ont pas assez pour vivre et que l'on grandit dans ce cadre, il est plus difficile de s'en sortir, parce qu'on n'a jamais vécu d'autres possibilités. On ne connaît pas autre chose.* » et « *Cela devient normal, parce qu'on a toujours vécu cela.* » concluait quelqu'un.

Lorsqu'on grandit dans une famille, où le quotidien est difficile, où il y a beaucoup de soucis, **il y a perte de l'enfance et de la jeunesse. L'enfant doit vite prendre des responsabilités.** L'un de nous disait : « *On devient adulte trop tôt. Ta situation change d'un jour à l'autre, en plus on doit subvenir pour les autres et on prend des responsabilités qu'on ne connaît pas. ... La tête change aussi. Il y a tout qui change. On perd son adolescence. Tu fais un sacré bon en avant sans te rendre compte.* »

On ne comprend pas toujours ce qui se passe, pourquoi il y a des manques matériels, pourquoi il faut aller travailler très tôt, pourquoi il faut courir à gauche et à droite avec les parents pour avoir à manger et pour faire des papiers, pourquoi les parents sont tristes et stressés, pourquoi ils ne peuvent pas toujours nous soutenir.

En effet certains d'entre nous disaient : « *Si on est dans une famille qui vit dans la pauvreté, on ne comprend pas ce qui se passe. On se pose beaucoup de questions, mais on essaie de faire de son mieux dans cette situation.* » et « *Lorsque tu veux fonder ton foyer, tu n'as rien. Pas d'épargne que tes parents t'ont fait, donc pas de réserve et dès qu'il y a un petit problème, tu retombes très bas. Aussi quand tu veux partir de la maison, tes parents ne peuvent pas te soutenir avec des conseils. On doit tout faire tout seul.* »

Nous pensons que l'école est importante. Or l'école est aussi souvent le premier lieu d'échec pour l'enfant ; c'est là où il fait ses premières expériences de **maltraitance sociale** : premières expériences de jugement, où on lui met l'étiquette du pauvre, celui qui n'a pas les vêtements de marque et qui a les dents sales comme le disait quelqu'un, celui qui ne comprend pas, celui dont les parents ne comprennent pas ce qu'on attend d'eux, celui dont les parents n'arrivent pas à bien s'en occuper, celui qui de toute façon ne réussira pas. Et tout cela est un encore plus difficile pour un enfant qui est différent, qui a des difficultés d'apprentissage.

En luxembourgeois on dit : « *Tu viens de rien, tu n'es rien, tu ne seras rien.* » Or, une maman faisait comprendre que : « *Les enfants ont besoin aussi de quelqu'un qui leur dit : « Je crois en toi. Il faut que quelqu'un le pousse... Si ce n'est pas les parents qui peuvent le pousser, cela peut être quelqu'un d'autre, quelqu'un qui croit en lui : instituteur, voisin, curé... »*»

Ne pas réussir à l'école a de graves conséquences pour toute la vie. Nous savons tous que sans formation ou apprentissage fini, il est très difficile de trouver un travail. **Le fait de ne pas réaliser ses rêves en tant que jeune nous pèse toute la vie.** Nous n'oublions pas nos rêves d'aide-soignante, de designer, d'avoir un métier stable.

Nous savons que de nombreux talents sont gâchés. Quelqu'un disait : « *Aujourd'hui je me dis, si tu avais fait une formation, alors peut-être tu aurais aujourd'hui une autre vie. Peut-être je serais "designer" aujourd'hui. J'aurais aimé aller à l'école. Pourquoi je n'ai pas eu cette chance- là, pourquoi j'ai dû renoncer à mon apprentissage ? Parce qu'il n'y avait pas d'argent. Une fois je me suis présentée comme couturière à un poste, ils ont trouvé mon travail bien fait, mais je n'avais pas de diplôme. A neuf ans j'ai tricoté mon premier pullover. Là j'ai vu que je sais faire quelque chose, que j'ai des talents.* »

Un autre élément qui nous lie, nous tous qui avons préparé cette journée est que nous avons tous fait **l'expérience du placement d'enfants en foyers d'accueil**, en étant nous – mêmes placés ou nos enfants ayant été placés. Ce sont presque toujours des expériences douloureuses, qu'il faudrait pouvoir éviter à tout prix.

Un jeune racontait : « *À mes six ans, on m'a amené au foyer en Belgique, dans un pays que je ne connaissais pas du tout, complètement inconnu. C'était difficile, parce que je ne comprenais pas et quand je demandais quelque chose, ou j'avais un problème, je ne pouvais pas du tout parler. Les éducateurs ne me comprenaient pas. Je ne parlais pas la langue et les éducateurs ne me comprenaient pas non plus. Les premières années étaient difficiles pour moi. ... Il y avait aussi les moqueries des enfants et personne ne pouvait m'aider.* »

Et quelqu'un d'autre se rappelait : « ... *Je ne parlais à personne, j'étais triste, je ne voulais pas jouer avec les autres, je me retirais. Cela a eu des conséquences sur ma vie, une peur que j'avais en moi...si on grandit avec la peur, c'est fort, elle prend beaucoup de place.* »

Pour l'aspect du placement, nous avons surtout retenu 2 éléments : **la rupture de liens et l'incompréhension.**

Le placement entraîne presque toujours une **rupture de liens entre les membres de la famille**. Une maman en parlait ainsi : « *Quand mes deux fils aînés étaient placés, je ne les voyais pas souvent. Lorsqu'une visite était prévue et qu'eux, ils n'étaient pas sages, la visite était annulée. Pour eux, le foyer était leur maison. La relation était différente de celle que j'avais avec mes deux autres garçons, qui n'étaient pas placés. Je payais pour eux. Ils étaient contents de me voir, mais il y avait une distance, comme une coupure dans la relation. Autant qu'ils étaient attachés à moi avant, autant ils étaient un peu distants avec moi pendant le placement. Le foyer n'a pas encouragé à travailler sur ce problème. ... Ils ne me parlaient pas. On me disait que tout est bon. Mais on ne m'a pas pris au sérieux, p.ex. lorsque mes fils venaient le weekend, on me demandait après ce qu'on avait fait et après on vérifiait auprès de mes fils. J'ai toujours dit à mes fils qu'ils pouvaient compter sur moi, que j'étais là pour eux, même s'ils ne vivaient pas avec moi. ... Après tu ne connais plus les caractères. Lorsqu'on est trop souvent éloignés loin de l'autre. Dans la relation, c'était difficile. On ne les reconnaît plus.* » Et un jeune nous disait : « *Pour moi le placement est une forme de pauvreté, on n'est pas avec ses parents. Ce n'est pas la même chose, foyer ou maison. On n'a pas le même amour. Les éducateurs ont appris des choses à l'école, et ils appliquent cela. Il te manque l'amour. L'amour des parents est important ... Si un jeune est placé, c'est difficile pour les parents de montrer cet amour qu'ils ont pour leur enfant. Ce n'est pas impossible, mais difficile.* »

Cependant, le lien n'est pas toujours détruit. Une maman expliquait que ses deux filles avaient été placées. Avec l'une le lien ne s'est pas bien construit, mais qu'avec l'autre tout se passe bien, elles ont de très bonnes relations : « *Pourtant elles étaient dans le même foyer, mais dans différents groupes. Avec le groupe de l'une, cela s'est bien passé, avec l'autre non.* »

L'autre élément qui est récurrent au niveau du placement, c'est souvent **une grande incompréhension de ce qui se passe et de ce qui s'est passé**. De nombreuses questions restent sans réponse et il est difficile de se construire.

Quelqu'un s'exprimait ainsi : « *En étant enfant on se pose des questions, pourquoi moi j'ai été placé et pas les autres. Si on ne lui explique pas, l'enfant peut se sentir puni. Si on sait on peut au moins vivre avec, sinon on se pose toujours des questions.* »

Un autre s'interrogeait ainsi : « *Je connais une maman dont le bébé a été placé maintenant à seulement deux mois. Comment il va réagir plus tard ? Il va demander : « Qui sont mes parents et pourquoi j'étais placé ? » Je sais ce que c'est. Le risque c'est qu'après il ne voit pas souvent sa maman et se demande tout le temps, pourquoi je ne vois pas souvent ma mère ? Il va se demander : où est-ce que je suis à la maison ? »* Et une autre maman expliquait : « *... Quand mes filles sont sorties du foyer, cela m'intéressait de savoir ce qui s'était passé là - pour mieux comprendre la vie de mes enfants, pour mieux comprendre pourquoi l'une va mieux que l'autre et pourquoi l'une me rejette. »*

Cette incompréhension qu'on vit au niveau du placement est lourde de conséquences. Tout comme étant enfant on ne comprend pas ce qui nous arrive quand on grandit dans un milieu de pauvreté, en tant qu'adulte nous ne comprenons pas toujours ce qui nous arrive.

Lorsque l'enfant devient adulte, la situation professionnelle est souvent fragile et avec les logements qui sont chers, on se retrouve à la rue ou on reste **dépendant de ses parents**, ce qui est difficile pour eux et pour le jeune adulte, comme l'exprimait une maman : « *Je soutiens ma famille tant que je peux, mais il y a des moments où rien ne va et c'est très lourd à porter. ... et puis quand on n'a pas beaucoup d'argent il est vraiment difficile de faire des épargnes. ... Mon fils a de bons collègues, qui l'aident aussi, mais il dit : bientôt je ne peux plus les regarder dans les yeux. Il a le sentiment qu'ils le regardent de haut. »*

Mais cette dépendance familiale n'est pas la seule dépendance.

On est aussi **dépendant des institutions**. Très souvent il faut aller demander de l'aide. On est sous pression. Courir à gauche et à droite, raconter sa vie encore et encore. Nous revivons des jugements, basés sur notre apparence, sur notre histoire familiale, sur notre parcours Chacun de nous a fait de telles expériences : « *Tu es un cas social, tu es un RMGiste ... Les mots ont changé, mais ça veut dire la même chose. On te colle des étiquettes, mais ils ne savent rien. »* disait l'un de nous et un autre rajoutait : « *... nous nous sentons jugés par rapport à notre apparence. J'ai horreur qu'on me dévisage... . C'est comme si on voulait voir si tu étais une bonne ou mauvaise personne. Il faut toujours se prouver malgré notre vécu, notre histoire. Si tu es catalogué au départ ça ne va pas. Je me suis rendu compte que le fait d'être trop directe, trop franche, ça m'a nui. Parfois on croit plus ceux qui mentent. »*

Alors dans les contacts avec les services d'aide, on ne se sent pas compris. La communication est difficile. Il arrive qu'on n'ose même plus demander de l'aide, car on a l'impression que personne ne peut ou ne veut nous aider.

Un jeune nous l'expliquait ainsi : « *Il y a beaucoup de gens qui ont peur d'aller demander de l'aide par peur que l'on se moque d'eux et souvent c'est le cas. Ils te disent par exemple, tu aurais dû faire quelque chose de ta vie. Ils ne comprennent pas. J'avais raconté à mon assistante sociale qu'à la suite du décès de mon père j'étais tombé dans un trou et elle m'avait répondu que mon père n'avait rien à voir avec ça. Du coup je me suis senti comme une merde.* » Une autre personne expliquait aussi : « *On ne va plus demander de l'aide puisque là, tu dois raconter toute ta vie, toujours et toujours. Tu y vas le cœur gros et en ressorts encore plus déprimé et encore plus désespéré.* »

Plus on fait des mauvaises expériences, plus on vit dans la honte, la peur et sous pression. Par conséquent, certaines personnes risquent de s'isoler et de vivre repliées sur elles-mêmes, de plus en plus en décalage avec la société. L'un parmi nous disait : « *Lorsqu'on accumule les échecs, on n'a pas confiance en soi, on essaie de se cacher parce qu'on ne veut pas le montrer pour éviter les jugements.* » Et quelqu'un d'autre ajoutait : « *Si on te dit tout le temps des choses comme cela, que tu ne sais rien, que tu es nul... tu perds le courage pour continuer. Cela dépend de la personne, comment elle est, comment elle se laisse influencer par ces mots. Il arrive qu'à la fin, on croit soi-même qu'on ne vaut rien, qu'on ne sait rien faire. On perd le moral, la motivation pour continuer, tu n'as plus envie de faire quelque chose et cela a des conséquences sur toute la vie, qui au final ne s'améliore pas.* »

Tout ce que nous vivons en tant qu'enfant et en tant qu'adulte entraîne une très grande **souffrance émotionnelle** et parfois, même la **maladie**. Cette souffrance n'est pas toujours visible, ni comprise par les autres, mais elle reste avec nous pour toute notre vie.

Vivre dans la pauvreté est une **lutte continue**. Quelqu'un disait : « *Quand tu es pauvre, tu ne peux pas te laisser aller, tu dois veiller à ce que cela continue. Alors ça va mieux, même si tu n'es pas millionnaire. Si chacun va t'aider à avoir un lit chaud, chaque jour quelque chose sur la table, jamais tu ne dois abandonner. Quand tu vas abandonner, tu es tout de suite perdu. Alors tu vas tomber très profondément.* »

Vivre dans la pauvreté est un **cercle vicieux** qu'il est difficile de briser. Nous nous battons tous les jours, pour nous et pour nos enfants. Mais pouvons-nous y arriver seuls ? Pouvons-nous parvenir à briser ce cercle vicieux sans être considéré, écouté et entendu ?

Apport 2 : Ce qui nous aide à lutter tous les jours et quelques pistes de solutions que nous voyons

Bien que la pauvreté soit un cercle vicieux et la vie une lutte permanente, comme nous le disions tout à l'heure, nous ne baissons pas les bras. C'est pourquoi nous avons pris le temps de réfléchir à ce qui nous aide à avancer malgré tout et de voir de quelle manière nous pouvons intervenir à notre niveau.

Dans un premier temps, nous sentons tous que lorsque la vie est très difficile, il y a une force intérieure qui nous pousse à continuer et nous savons aussi que des fois il faut se motiver soi-même et travailler sur soi, ce que l'un exprimait ainsi : « *J'ai toujours pensé que les autres pouvaient regarder à l'intérieur de moi et qu'ils penseraient que je ne vauais rien. J'ai travaillé sur moi pour ne plus penser cela.* »

Ensuite, dans un deuxième temps, nous nous rendons compte que nos relations les uns avec les autres sont d'un grand soutien.

Pour les uns, c'est la rencontre de leurs partenaires, pour d'autres ce sont les enfants : leurs mots d'encouragement, leurs aides, leurs réussites personnelles, la prise de conscience de ce que nous avons vécu.

Puis des personnes en dehors du cercle familial qui nous acceptent, nous considèrent ou qui nous font confiance, comme l'a exprimé un jeune « *Les éducateurs m'ont accepté comme je suis et m'ont aidé* » et une maman disait : « *Mes enfants vont mieux que moi parce que je me suis engagée pour eux et parce qu'ils ont pu aller à l'école.* »

Une autre personne parlait du soutien qu'elle a reçu de quelqu'un pour comprendre son vécu : « *... Car c'est important pour essayer de changer des choses dans sa vie. Quand dans le passé, il est arrivé des choses qui font que tu es dans la pauvreté, ça peut aider de les savoir pour avancer. On m'a dit qu'il faut d'abord bien comprendre son histoire pour pouvoir la changer. Exemple du placement : une personne qui comprend pourquoi elle a été placée, ça peut aider la personne à ne pas faire certaines erreurs.* »

Dans un troisième temps, nous pensons qu'il est également important pour nous d'oser fréquenter des lieux où l'on pourrait être écouté et réfléchir avec d'autres personnes.

L'un d'entre nous l'expliquait ainsi : « *Ma vie a changé par ATD. Je suis devenue plus forte et je me débrouille mieux maintenant. Je peux mieux m'imposer, parce que nous travaillons en groupe, nous réfléchissons ensemble. Je suis écoutée. Nous vivons beaucoup de choses ensemble. Cela me donne le moral. Ici c'est une famille, il y a de la confiance. Je suis plus forte. Il y a des choses qui ne me font plus mal.* »

Finalement, nous pensons aussi que : « *Quand on ne communique pas les uns avec les autres, on ne peut pas se comprendre. Il est important de se comprendre pour ne pas avoir de malentendu.* » **Ainsi la communication joue un rôle important pour faire changer les choses.**

Une autre personne racontait : « *J'avais peur de venir dans le mouvement ATD, la 1ere fois. J'avais honte de parler parce que je ne me sentais pas bien et je pensais qu'on n'allait pas m'accepter. En plus je devais me présenter. Peu à peu j'y suis arrivée et ça m'a permis d'ouvrir les yeux et on m'a aidé à comprendre mes problèmes. Quand mes enfants étaient placés je n'avais personne à qui parler. À ATD on m'a compris et on m'a aidé à me battre pour travailler en collaboration avec les gens du foyer et pour voir mes enfants et après j'y suis arrivée. J'étais contente d'avoir réussi à faire ça. Avant j'avais peur de parler aux éducateurs. C'est pour cette raison que je suis contente d'être à ATD. Cela m'a donné confiance.* » Ce qui a permis à une autre personne de dire : « *Quand on s'exprime, les autres peuvent mieux savoir ce dont on a besoin et comment nous aider. Mais faudrait encore qu'ils écoutent le vécu des gens pour mieux les accompagner.* » Et à un jeune de conclure en disant que : « *La plupart des problèmes peuvent se régler par la communication. Moi-même je l'ai déjà vu, par exemple pour des bagarres.* »

Après avoir échangé sur ce qui nous aide à lutter tous les jours, nous avons réfléchi à **ce qui pourrait être fait au niveau de la société et des institutions pour briser le cercle vicieux de la pauvreté.**

Premièrement, nous pensons qu'il **faudrait créer des lieux, où des professionnels et les familles en précarité puissent se rencontrer pour mieux se connaître mutuellement.** Ils doivent pouvoir réfléchir ensemble pour trouver les meilleures solutions pour le bien-être de tous les membres de la famille. Apprendre l'un de l'autre et se former ensemble, est important.

Par un tel échange, nous, les personnes en situation difficile, nous pourrions mieux comprendre le rôle des différents services (offices sociaux, service de la protection de la jeunesse, services logement etc) et le type d'aide que les travailleurs sociaux peuvent nous offrir. Nous pourrions aussi apprendre à mieux exprimer ce que nous vivons et nos besoins; et tout cela sans nous énerver.

De leur côté, les professionnels pourraient apprendre de nous, ce que signifie « vivre dans la pauvreté » et quels efforts nous faisons. Ils pourraient comprendre que « demander de l'aide » est très difficile et que souvent nous en avons peur. Ils pourraient découvrir que nous avons des manières différentes pour nous exprimer, indépendamment de la langue employée.

Ils pourraient comprendre que c'est important de faire confiance aux personnes et à leurs capacités. Nous pourrions leur montrer que nous pouvons et devrions être considérés comme des partenaires, pour changer nos vies.

Nous ne savons pas où on pourrait créer de tels lieux, mais est-ce que cela ne serait pas utile d'essayer de permettre aux personnes en précarité de participer davantage aux formations des travailleurs sociaux et toutes autres personnes intervenant auprès de ceux qui sont dans la pauvreté ?

Deuxièmement, sur le plan de la **collaboration**, nous voyons qu'il y a des choses qui pourraient changer pour que les travailleurs sociaux puissent proposer des aides plus adaptées aux personnes en situation difficile.

1. La collaboration entre les services et les personnes d'un même service :

Chaque fois que nous rencontrons un travailleur social pour la première fois, nous devons lui raconter notre histoire de vie, notre passé, nos difficultés, sans même avoir accès à ce qui est noté. Bien souvent, lorsque le travailleur social d'un service est remplacé par un autre, p.ex. pour un congé de maladie ou lorsqu'un service propose une collaboration avec un service supplémentaire, il faut tout raconter de nouveau.

Des fois, nous ne comprenons pas non plus pourquoi un service X ne prend pas directement contact avec un service Y, sans nous demander de refaire plusieurs démarches. Chaque fois que nous devons raconter notre vie, c'est douloureux.

2. La collaboration entre les services et nous :

Sur ce plan, une collaboration réussie est celle où nous nous sentons en confiance et que nous sentons que le travailleur social nous fait confiance. Lorsqu'un travailleur social s'intéresse vraiment à nous, à notre vie, nous le sentons par la manière dont il pose ses questions, le temps qu'il se prend et les conseils qu'il nous donne. Il prend en considération ce que nous disons sans nous juger, il apporte des réponses concrètes, des aides et des conseils adaptés à notre situation. Malheureusement, le délai pour obtenir un rendez-vous p.ex. auprès de l'assistant social de l'office social est des fois trop long.

En plus de la formation des travailleurs sociaux qui selon nous, joue un rôle sur une meilleure collaboration entre les services sociaux et nous, nous nous rendons également compte que ceux-ci sont souvent débordés et que le temps leur manque. Ne faudrait-il pas mettre plus de moyens à dispositions des services d'aide ?

Troisièmement, comme dit précédemment nous avons tous fait l'expérience de loin ou de près du **placement** au foyer. De ce fait nous croyons qu'il serait judicieux, avant le placement des enfants, de mieux soutenir les parents.

Des fois cela peut se faire par des aides financières, des soutiens pour trouver un logement adapté, ... **mais aussi par beaucoup de conseils** : des conseils dans tous les domaines, surtout dans le domaine éducatif, comme par exemple l'école des parents, qui est un lieu d'échange des parents avec d'autres parents et des professionnels. Il faudrait plus de lieux où l'on peut poser des questions et avoir des réponses concrètes, des lieux où l'on peut apprendre des autres. Il serait aussi utile d'y inclure tous les membres de la famille, comme les grands-parents p.ex. Pour que les parents fréquentent ces lieux, il faudrait qu'ils puissent y aller en toute confiance, sans peur de jugement et surtout sans la peur de se voir retirer les enfants; cela reste encore très fréquent au Luxembourg.

Finalemnt, dans nos constats, nous disions de même que le **chômage** nous touche généralement et que cela a de lourdes conséquences sur nos vies en précarité. Nous ne savons pas comment créer des emplois, mais nous constatons que souvent nos qualifications ne sont pas adaptées et que des emplois pour des personnes avec peu de scolarité manquent.

Ne faudrait-il pas alors soutenir davantage la création d'emploi pour des personnes avec peu de qualifications ou mieux adapter les formations aux emplois existants ?

En effet, il nous paraît important qu'il y ait **des lieux de formations pour les jeunes** après la scolarité et cela **sans liste d'attente**. Lorsqu'un jeune se retrouve sans occupation pendant trop longtemps, il perd le rythme et la confiance en ses capacités. Et alors commencer une formation par après devient difficile. C'est surtout important pour les jeunes qui ont des difficultés d'apprentissage ou pour ceux qui ont un handicap ou pour ceux dont les parents ne peuvent pas aider. Il est important de les intégrer dans les emplois comme les autres, pour éviter qu'ils ne se retrouvent à la rue.